

# > COLLECTIF PARENTHÈSE, ARCHITECTURE VIRALE

---

Par Michaël VERGER-LAURENT - Mars 2014

Des enchevêtrements de bois dégringolant d'un plafond éventré s'aventurent dans tout l'espace d'exposition, créant des amorces de constructions protéiformes - figeant dans l'espace le processus de contamination d'une exoforme - le virus ou la « chose » venue d'ailleurs. *En même temps, il a pas inventé la poutre ce mec*, pièce en forme de déclaration d'intention du collectif d'architectes. Parenthèse, pose une question au spectateur : dans quelle mesure est-il capable de s'extraire de son statut d'usager endormi de l'architecture utile ? Une architecture d'usage, aplanie par des décennies d'abêtissement fonctionnel, qui nous donne l'impression d'occuper un espace entièrement domestiqué - soumis et aux ordres. L'architecture est en cela une discipline particulièrement sujette à la normalisation - la norme comme expression de l'ordre - et à la standardisation, faisant pencher les tentatives discordantes pour des aberrations folles ou pittoresques, pour les dénuer de toute portée. *En même temps, il a pas inventé la poutre ce mec* ne refuse pas d'assumer ce rôle symptomatique de « monstruosité », sortant des murs de la salle d'exposition pour s'étendre et envahir la rue : contaminant l'espace, il souligne par le contraste qu'il crée le peu de liberté avec laquelle nous pensons d'ordinaire notre environnement.

Le collectif Parenthèse appelle à un réinvestissement de cet espace qui nous est totalement transparent. *Autant chercher une anguille dans une botte de foin* est ainsi l'occasion de récupérer des objets « morts », abandonnés (physiquement comme symboliquement) pour les réinvestir, en les solidarissant esthétiquement, afin de créer une anamorphose - celle-ci peut être aussi bien vue comme une critique de la norme que comme la proposition d'un

nouveau point de vue et de nouveaux énoncés sur des objets connus. Le jeu de mot qui devient lisible dans l'œuvre (« *La rue meurt* ») souligne la nécessité d'un engagement collectif, d'une « rumeur », pour animer l'espace qui nous entoure. Le collectif Parenthèse traduit les enjeux politiques d'une vision du monde nécessairement communautaire par le renversement de perspective et la réappropriation ludique. Le public est invité à participer à une renégociation de l'espace partagé qui correspond à une participation joyeuse et démocratique : ainsi *Méfie-toi, les bouches ont des oreilles* encourage le spectateur à sauter à pieds joints ou à claquer des mains pour animer une carte de la ville par le son qu'il produit ; *Ça colle pas rond cette histoire* lui demande de retracer son parcours dans la ville pour se spatialiser (et se concevoir) en tant qu'ensemble ; *Je le vois gros comme un pâté de maison* propose enfin de dessiner l'avenir du quartier librement. Le virus peut être vu ici comme la transmission de la dynamique, de l'esprit de groupe qui donne son élan créatif au collectif à une dimension supérieure ou multiple de la collectivité - là où le discours du politique ne passe plus, on peut toujours invoquer sa pratique en acte.

Mais le collectif articule sa démarche encore un pas plus loin : l'anarchie virale qui ouvre son travail encourage le participant à un déchaînement (enthousiasmant) mais celui-ci pourrait rapidement se transformer en une entropie désordonnée traduisant une certaine fébrilité communautaire - c'est ce que suggère ainsi les « débordements » sonores de *Méfie-toi, les bouches ont des oreilles* qui la charge bientôt d'une orgie de couleurs la rendant illisible. La « rumeur » est œuvre collective qui peut rapidement dépasser ses propagateurs ; mais pour chaque œuvre invitant à la

participation, des propositions sont aussi faites par les spectateurs qui échappent intelligemment aux conditions d'expression imaginées par ses auteurs - et redéfinissent ses limites. Du bruit créé, on peut extraire, si l'on est attentif, la prochaine étape du dépassement - ou du déplacement - permanent d'un cadrage légal pour la créativité, la curiosité, la vie même. Les propositions faites par et avec le public sont exportées dans un second temps hors les murs de la salle d'exposition pour donner une nouvelle ampleur au mouvement de propagation.

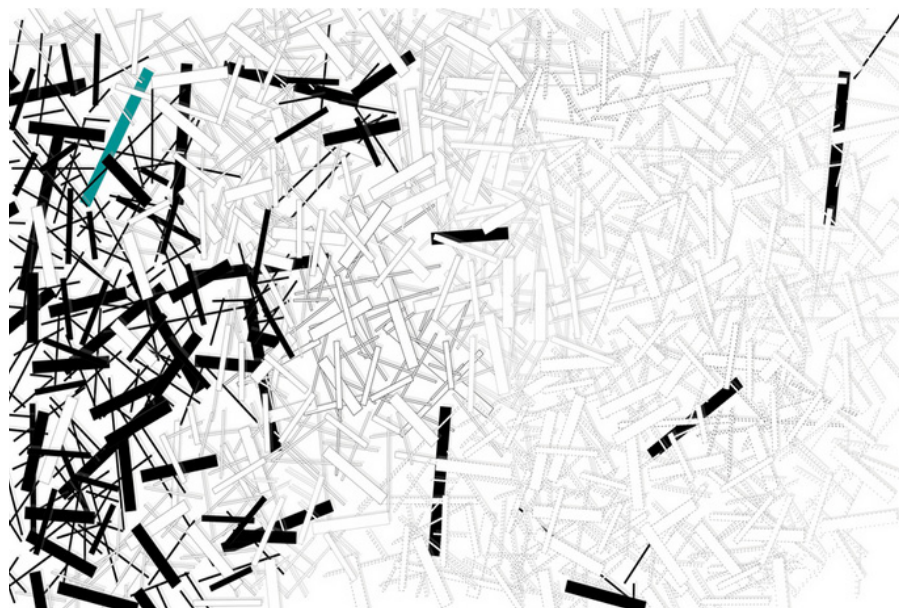
Ce que le collectif propose est plus subtil qu'un déchaînement sauvage hors du cadre - même si la liberté reconquise est dotée d'une énergie communicative. Elle invite avant tout à changer de perception, à découvrir le nouveau point de vue à partir duquel le monde peut s'animer au-delà de ses apparences les plus rangées. C'est cette capacité à décaler le regard, à l'excentrer, à le décaler, qui est précieuse et que le collectif se propose de partager et de transmettre, sans se limiter dans la diversité des formes qu'il utilise : du simple *post-it* aux dernières avancées numériques (*mapping*, *dataflow*) en passant par le bois de récupération, le collectif Parenthèse ne propose pas d'imposer une nouvelle *doxa* pour remplacer l'ancienne, mais de désamorcer la norme où qu'elle se trouve, de la mettre à mort par l'absurde de ses propres prétentions. Les détournements d'expressions proverbiales qui donnent leurs titres aux œuvres interpellent le spectateur sur la manière dont le langage - modèle apparenté d'occupation du monde - peut lui aussi être porteur de motifs répétitifs et paralysants, comme des moyens de s'en libérer et de les dépouiller de leur capacité à figer l'imagination.

# *On a sauvé les murs* / COLLECTIF PARENTHÈSE

Résidence Living Room au 2 bd du Jeu de Paume, Montpellier

Sur invitation du Bureau des Arts et Territoires, dans le cadre de «*Sortir le Grand Jeu*».

10 mars > 11 mai 2014



Carton d'invitation

© La Parenthèse - 2014



LA PARENTHÈSE, *On a sauvé les murs*, 2014

Installations

Bois, lycra

Dimensions variables

Production: Living Room - La Parenthèse

Boulevard du Jeu de Paume

Crédits Photos: Living Room

